76

OEUVRES

DE

J. M. P. H. ROLAND,

Femme de l'ex-ministre de l'intérieur.

TOME SECOND.

OEUVRES

DE

J. M. P. H. R O L A N D ,

Femme de l'ex-ministre de l'intérieur ;

C O N T E N A N T :

Les MÉMOIRES et NOTICES HISTORIQUES qu'elle a composés dans sa prison en 1793, sur sa VIE PRIVÉE, sur son arrestation, sur les deux ministères de son mari et sur LA RÉVOLUTION. — Son PROCÈS et sa CONDAMNATION à MORT par le tribunal RÉVOLUTIONNAIRE. — Ses Ouvrages PHILOSOPHIQUES et LITTÉRAIRES faits avant son mariage. — Sa CORRESPONDANCE et ses VOYAGES ;

PRÉCÉDÉES d'un Discours préliminaire par L. A. CHAMPAGNEUX, Éditeur ; et accompagnées de Notes, et de NOTICES du même, sur sa détention.

Fortis , at infelix et plus quam faemina !.....

T O M E S E C O N D .

A P A R I S ,

Chez BIDAULT, Libraire, rue et Hôtel Serpente, N.º 14.

AN VIII.

NOTICES HISTORIQUES, SUR LA RÉVOLUTION;

*RÉDIGÉES par J.^{ne} M.^{ie} ROLAND,
pendant sa détention aux prisons de
l'Abbaye et de Sainte-Pélagie. (1)*

Aujourd'hui sur le trône, et demain dans les fers.

C'EST le sort de la vertu dans les temps de révolutions. Après les premiers mouvemens d'un peuple lassé des abus dont il étoit vexé, les hommes sages qui l'ont éclairé sur ses droits, ou qui l'ont aidé à les reconquérir; sont appelés dans les places; mais ils ne peuvent les occuper longtems; car les ambitieux, ardens à profiter des circonstances, parviennent bientôt, en flattant le peuple, à l'égarer et l'indisposer contre ses véritables défenseurs, afin de se rendre eux-mêmes puissans et considérés. Telle a dû être

(1) Ces notions sont relatives, particulièrement, à la révolution du 31 mai, à l'arrestation de la C.^{te} Roland et aux deux ministères de son mari.

la marche des choses, notamment depuis le 10 août. Peut-être, un jour, les reprendrai-je de plus loin, pour tracer ce que ma situation m'a donné la faculté de connoître; je n'ai pour objet, en ce moment, que de consigner sur le papier les circonstances de mon arrestation; c'est l'espèce d'amusement du solitaire, qui dépeint ce qui lui est propre et exprime ce qu'il sent.

La retraite de Roland n'avoit point apaisé ses ennemis. Il avoit quitté le ministère malgré ses résolutions d'y conjurer l'orage et braver tous les dangers, parce que l'état du conseil bien développé, parce que sa foiblesse, toujours croissante et singulièrement caractérisée vers le milieu de janvier, ne lui présentoit plus la perspective que de fautes et de sottises dont il faudroit partager la honte; il ne pouvoit même obtenir de faire consigner sur le registre des délibérations, son opinion ou ses motifs lorsqu'ils étoient contraires aux décisions de la majorité.

Aussi, à dater du jour de ce pitoyable arrêté, relatif à la pièce de l'*Ami des loix*, qu'il ne voulut point signer, parce que la seconde partie en étoit au moins ridicule, il ne signa plus aucune délibération du conseil. C'étoit le 15 janvier. La Convention ne lui offroit rien d'encourageant; son nom seul y étoit devenu

un sujet de trouble et de division ; il n'étoit plus permis de l'y prononcer sans rumeur ; lorsqu'un membre vouloit répondre aux inculpations odieuses, gratuitement faites au ministre, il étoit traité de factieux et condamné au silence. Cependant *Pache* accumuloit dans le département de la guerre toutes les fautes que sa foiblesse et son dévouement aux Jacobins laissoient commettre à l'ineptie ou à la perfidie et à l'audace de ses agens ; et la Convention ne pouvoit congédier *Pache* ; car, dès qu'il s'élevoit une voix contre lui, les aboyeurs rétorquoient de Roland. Ainsi la prolongation de sa lutte courageuse dans le ministère ne pouvoit plus arrêter les fautes du conseil, et elle ajoutoit aux motifs de désordre dans la Convention. Il donna donc sa démission. La preuve qu'elle étoit nécessaire, c'est que la saine partie du Corps législatif, toute pénétrée qu'elle fût des vertus et des talens du ministre calomnié, n'osa pas faire la moindre observation à cet égard. Ce fut, sans contredit, une foiblesse ; elle avoit besoin d'un homme juste et ferme au ministère de l'intérieur ; c'étoit le meilleur appui qu'elle put se conserver ; et il falloit, en le perdant, qu'elle subît le joug des exagérés qui cherchoient à élever et soutenir une autorité rivale de la représentation nationale.

Roland contenoit une commune usurpatrice; Roland imprimoit à tous les corps administratifs un mouvement uniforme, harmonique et régulier : il veilloit à l'approvisionnement de la grande famille ; il avoit su rétablir la paix dans tous les départemens ; il y inspiroit cet ordre qui naît de la justice, cette confiance qu'entretiennent une administration active, une correspondance affectueuse et la communication des lumières. Il auroit donc fallu soutenir Roland ; mais, puisque la foiblesse en ôtoit la faculté, lui qui connoissoit bien cette foiblesse n'avoit plus qu'à se retirer.

Le timide Garat, aimable homme de société, mais médiocre administrateur, quitta le ministère de la justice qui s'accommodoit avec sa pauvre santé et sa paresse naturelle (1), pour

(1) *Note de l'Éditeur.* Ce fut moins Garat qui ambitionnoit alors le ministère de l'intérieur, que Goyer, qui fit tous ses efforts pour l'y pousser et se faire adjudger le ministère de la justice. Je peux même assurer que le porte-feuille de l'intérieur étant resté pendant un mois entre les mains de Garat, avant qu'il y eut été nommé définitivement, je l'ai souvent entendu gémir sur le fardeau qu'on vouloit lui imposer : mais Goyer ne lui permit pas de s'y soustraire, et Garat fut victime de l'ambition de son successeur.

passer à l'intérieur, et remplacer l'homme le plus actif de la république et le mieux versé dans les connoissances de ce genre. Aussi bientôt le relâchement de la machine produisit la dislocation de ses parties et prouva la foiblesse du régulateur; les départemens s'agitèrent, la disette se fit sentir, la guerre civile s'alluma dans la Vendée; les autorités de Paris anticipèrent; les Jacobins prirent les rênes du gouvernement; le mannequin Pache, renvoyé du ministère qu'il avoit désorganisé, fut porté par la cabale à la mairie, où sa complaisance étoit nécessaire, et remplacé au conseil par l'idiot Bouchotte, aussi complaisant et plus sot que lui.

Roland avoit porté un coup terrible à ses adversaires en publiant, lors de sa retraite, des comptes tels qu'aucun ministre n'en avoit encore fourni. Les examiner et les sanctionner par un rapport, étoit une justice qu'il devoit solliciter vainement; car c'eût été reconnoître la fausseté des calomnies répandues contre lui, l'infamie de ses détracteurs, et la foiblesse de la convention qui n'avoit osé le défendre.

Il falloit continuer de l'injurier sans en venir à la preuve, obscurcir; égarer l'opinion publique à son sujet, au point de pouvoir le perdre impunément, et se défaire aussi d'un incommode témoin de tant d'horreurs qu'il faut en-

sevelir ou justifier, pour conserver à leurs auteurs l'argent et l'autorité qu'elles leurs ont acquises. Roland eut beau prier, publier, écrire sept fois en quatre mois à la Convention pour demander l'examen et le rapport de sa conduite administrative; les Jacobins continuèrent de faire crier par leurs affidés qu'il étoit un traître; Marat prouva à son peuple qu'il falloit sa tête pour la tranquillité de la république: les conspirations échouées, reprises, avortées, toujours suivies, aboutirent enfin à l'insurrection du 31 mai, où le bon peuple de Paris, très-décidé à ne massacrer personne, fit d'ailleurs tout ce que voulurent bien lui dicter ses audacieux directeurs, son insolente commune et le comité révolutionnaire de messeigneurs les Jacobins devenus foux, enragés, ou stipendiés par les ennemis. Roland avoit écrit pour la huitième fois à la Convention, qui n'avoit pas fait lire ses lettres. Je me préparois à faire viser à la municipalité des passe-ports au moyen desquels je devois me rendre, avec ma fille, à la campagne, où m'appeloient mes affaires domestiques, ma santé et beaucoup d'autres bonnes raisons; je calculois entre autres, combien il seroit plus facile à Roland seul de se soustraire à la poursuite de ses ennemis, s'ils en venoient aux derniers excès, qu'il ne le seroit à sa petite famille réunie: la

sagèssè vouloit diminuer le nombre des points par lesquels il pouvoit être accessible (1). Mes passe-ports avoient été retardés à la section par les chicanes des zélés maratistes, aux yeux desquels j'étois suspecte ; ils ne faisoient que de m'être délivrés, lorsqu'une attaque de colique nerveuse, accompagnée d'horribles convulsions, seule indisposition que je connoisse et à laquelle m'exposent les vives affections d'une ame forte commandant à un corps robuste, m'obligea de garder le lit. Six jours s'écoulèrent ; j'arrêtai de sortir le vendredi pour me rendre à la municipalité ; le bruit du tocsin m'avertit que le moment n'étoit pas favorable. Tout annonçoit depuis longtemps une crise né-

(1) Ce n'étoit pas ma plus forte raison ; car, ennuyée du train des choses, je ne craignois rien pour moi : innocente et courageuse, l'injustice pouvoit m'atteindre sans me flétrir ; la subir étoit une épreuve que j'avois quelque plaisir à défier ; mais une autre raison, que j'écrirai peut-être un jour et qui est toute personnelle, me décidoit au départ.

Je conçois le motif dont veut parler la C.^e Roland : elle me l'avoit confié ; mais le temps de le publier n'est pas encore venu. La malveillance s'en emparerait : ce siècle est trop corrompu pour croire aux efforts de vertu dont la C.^e Roland donna alors des preuves, d'autant plus faites pour être admirées, qu'elles n'eurent aucune publicité et qu'elles se concentrèrent absolument dans l'intérieur de sa maison. (Note de l'Éditeur).

cessaire ; il est vrai que l'ascendant des Jacobins ne la promettoit pas heureuse aux vrais amis de la liberté ; mais les caractères énergiques haïssent l'incertitude : l'avilissement de la Convention, ses actes journaliers de foiblesse et d'esclavage me paroissent si affligeans que je trouvois les derniers excès presque préférables, parce qu'ils doivent servir à éclairer et décider les départemens. Le canon d'alarme et les agitations du jour excitoient chez moi cet intérêt qu'inspirent de grands événemens, sans aucune émotion pénible. Deux ou trois personnes vinrent nous entretenir, et l'une, plus particulièrement, invita Roland à se montrer à sa section, où il étoit bien vu, et dont les sages dispositions étoient pour lui le meilleur gage de sûreté ; il fut convenu cependant qu'il ne coucheroit pas chez lui la nuit suivante : on ne parloit d'ailleurs que des bonnes intentions des citoyens qui se rangeoient sous les armes, avec le dessein de s'opposer à tout acte de violence ; mais on n'ajoutoit pas qu'ils laisseroient tout préparer.

Le sang me bout dans les veines, lorsque j'entends vanter la bonté des Parisiens qui ne veulent plus de 2 septembre. Eh, justes dieux ! on n'a pas besoin de vous pour en exécuter un second ; vous n'aurez qu'à le laisser faire comme

le premier : mais vous étiez nécessaires pour recueillir les victimes, et vous vous prêtez complaisamment à les arrêter : vous étiez nécessaires pour donner à l'action des *tribuns* qui vous gouvernent, l'air d'une insurrection légitime, et vous approuvez leurs entreprises ; vous obéissez à leurs ordres, vous prêtez serment aux monstrueuses autorités qu'ils créent ; vous environnez le Corps législatif de vos bayonnettes, et vous lui laissez dicter les décrets qu'on veut lui faire rendre : ne venez donc plus vous glorifier de le défendre ; c'est vous qui l'enchaînez ; c'est vous qui livrez à l'oppression ses membres les plus distingués par leurs vertus et leurs talens ; c'est vous qui les verriez, avec une égale lâcheté, conduire à l'échafaud, par une procédure semblable à celle qui fit périr Sydney ; c'est vous qui répondez de tant de forfaits à la France indignée ; c'est vous qui servez les ennemis ; c'est vous qui préparez le fédéralisme. Croyez-vous que la fière Marseille et la sage Gironde supportent l'outrage fait à leurs représentans, et fraternisent jamais avec votre cité souillée de crimes ? C'est vous qui la perdez, et qui bientôt gémirez inutilement au milieu de ses ruines, sur votre infâme pusillanimité !

Il étoit cinq heures et demie du soir (31 mai), lorsque six hommes armés se présentèrent chez

moi; l'un d'eux fit lecture, à Roland, d'un ordre du *comité révolutionnaire*, en vertu duquel ils venoient le mettre en arrestation. « Je ne connois point, dit Roland, de loi qui constitue l'autorité que vous me citez, et je n'obtempérerai point aux ordres qui émanent d'elle : si vous employez la violence, je ne pourrai que vous opposer la résistance d'un homme de mon âge; mais je protesterai contre elle jusqu'au dernier instant ». Je n'ai pas d'ordre d'employer la violence, répliqua le personnage, et je vais faire part de votre réponse au Conseil de la commune; je laisse ici mes collègues. — L'idée me vint aussitôt qu'il seroit bon de dénoncer ce fait à la Convention avec quelque éclat, afin de prévenir l'arrestation de Roland, ou de le faire promptement relâcher si elle s'effectuoit : en communiquer le projet à mon mari, faire une lettre au président et partir, fut l'affaire de quelques minutes. Mon domestique étoit absent; je laisse un ami, qui étoit à la maison, près de Roland; je monte seule dans un fiacre, à qui je recommande la plus grande vitesse, et j'arrive au Carrouzel. La cour des Tuileries étoit remplie d'hommes armés : je traverse et franchis l'espace au milieu d'eux, en sautant comme un oiseau : vêtue d'une robe du matin, j'avois pris un châle noir, et je m'étois voilée : parvenue aux

portes des premières salles, toutes fermées, je trouve des sentinelles qui ne permettent pas d'entrer, ou qui se renvoient alternativement d'une porte à l'autre : j'insiste inutilement ; enfin je m'avise de prendre le langage qu'auroit pu tenir quelque dévot de Robespierre : — « Eh » mais, citoyens ! dans ce jour de salut pour la » patrie, au milieu des traîtres que nous avons à » craindre, vous ne savez donc pas de quelle im- » portance peuvent être des notes que j'ai à faire » passer au président ? Faites-moi venir un huis- » sier pour que je les lui confie ». — La porte s'ouvre, et j'entre dans la salle des pétitionnaires ; je demande un huissier : attendez qu'il en sorte un, me répondent les sentinelles de l'intérieur : un quart-d'heure s'écoule ; j'aperçois *Rose*, le même qui étoit venu m'apporter le décret de la Convention, qui m'invitoit à me rendre à sa barre, lors de la ridicule dénonciation de *Viard*, que je couvris de confusion (1) ;

(1) *Note de l'Éditeur.* Ceux qui voudront avoir les détails de cette affaire, ne peuvent mieux les trouver que dans le *Moniteur*, à l'article de la séance du 7 décembre 1792, de la Convention nationale. On y lut la dénonciation d'un nommé *Achille Viard*, reçue par *Chabot*, membre du Comité de sûreté générale, de laquelle il résulta que cet homme avoit eu une mis-

je sollicitois d'y paroître en ce moment, et j'annonçois les dangers de Roland liés à la chose

sion secrète de Lebrun, ministre des affaires étrangères, pour aller à Londres; qu'il l'avoit remplie, et avoit découvert un complot entre plusieurs Français, à Londres, et des fonctionnaires publics de France, tels que Lebrun, Fauchet, etc. pour perdre la République. Viard donnoit aussi à entendre que Roland et sa femme n'étoient pas étrangers à cette conspiration; que la femme Roland entr'autres, lui avoit fait l'invitation de venir auprès d'elle, mais qu'il s'y étoit refusé, etc.

Les conventionnels, ennemis de Roland, saisirent avidement cette occasion, pour mander Roland à la barre. Viard est également appelé : on veut l'interroger. Une agitation violente se manifeste; Marat, Bazire, Chabot, Bourdon, Merlin de Thionville, Legendre, Châles, etc. sont à la tête de ceux qui s'opposent à l'interrogatoire. L'assemblée passe deux heures dans des débats scandaleux : on craint que les réponses de Viard ne fassent tomber l'échafaudage de la conspiration. En effet, cet homme balbutie et fournit lui-même tant de preuves de la fausseté de sa dénonciation, que Robespierre s'écrie : *que l'homme qui lui paroît coupable est celui qui vient de répondre.* La citoyenne Roland est mandée; elle paroît avec toutes les grâces de son sexe et la sécurité d'une bonne conscience à la barre : — Quel est votre nom ? lui demande le président. — Roland, nom dont je m'honore; car c'est celui d'un homme de bien, — Interrogée sur le fond de l'affaire, elle répond que Viard lui a écrit deux fois, pour obtenir un rendez-vous; que l'ayant admis chez elle une seule fois, elle a

publique : mais les données n'étoient plus les mêmes, quoique mes droits fussent égaux; autrefois *invitée*, aujourd'hui *suppliante*, comment obtenir de semblables succès? Rôse se charge de ma lettre, comprend le sujet de mon impatience; il part pour la remettre au bureau et en presser la lecture. Une heure se passe. Je me promenois à grands pas; je portois mes regards dans la salle, chaque fois qu'on en ouvroit la porte; mais elle étoit aussitôt refermée par la garde : un bruit affreux se faisoit entendre par intervalles; Rôse reparoit. — Eh bien! — Rien encore; il règne dans l'assemblée un tumulte impossible à peindre; des pétitionnaires, actuellement à la barre, demandent l'arrestation des

reconnu en lui un espion, qu'elle congédia avec mépris. — Viard, présent, convaincu d'imposture, n'ose répondre; il est décrété, et la citoyenne Roland est admise aux honneurs de la séance, au milieu des applaudissemens de la grande majorité de l'assemblée. — Marat faisant observer que les tribunes n'applaudissent pas, s'écrie : *Voyez le silence du public ; il est plus sage que vous.*

Tel fut le résultat de cette trame ourdie contre Roland et sa femme; elle tourna à la honte de ceux qui l'avoient inventée; mais elle ne leur fit perdre ni le projet ni l'espérance de mieux réussir dans une autre occasion.